

## Sábato, le témoin incorruptible

*Nicolas Santiago*

Dans les écrits de Sabato, on trouve la très tendre image de Pedro Henriquez Ureña, le professeur de son enfance. Ureña est un penseur sensible, proche de Vossler et Humboldt (Guillaume bien sûr, pas Alexandre). Il est surtout un « témoin incorruptible » de son temps, « race d'intellectuels aujourd'hui en voie d'extinction ». Comme son fantastique professeur, comme Sade, comme Voltaire, comme tous les vrais penseurs, Sabato a échappé à tous les pouvoirs de son époque. Aujourd'hui très âgé, on peut dire qu'il a accompli la promesse splendide de devenir lui-même un « témoin incorruptible » de son temps.

Il y a bien sûr les trois romans de Sabato. Si noirs, car tout droit tirés de l'inconscient kafkaïen de leur auteur, que Sabato lui-même en interdit longtemps la lecture à ses enfants. Et puis ses innombrables essais, d'une audience tout aussi internationale. On peut conseiller de commencer la lecture de Sabato par son récent *Antes del fin* (1998). Livre vraiment beau et salutaire dans notre époque scientifique.

L'œuvre de Sabato est une sortie de la dictature rationaliste. Vers trente ans, alors que tout le destine à une brillante carrière de physicien (il travaille dans le laboratoire Curie), il réalise que la physique est vide, qu'elle n'est pas capable de combler l'homme. On lui avait dit qu'elle était tout, et voilà qu'il ose enfin comprendre qu'elle n'est qu'une science, donc pas grand-chose.

Follement, il quitte alors les sciences, au grand désespoir de ses collègues qui ne le comprennent pas, car eux n'ont pas vu le vide des sciences. Il décide de consacrer sa vie à la seule chose qui compte vraiment : l'art, c'est-à-dire le sacré d'aujourd'hui.

Comme il a eu raison, ce courageux jeune homme, de tout quitter, malgré la pression atroce de l'entourage, pour être fidèle à lui-même. De même que tous les esprits indépendants, il a dû passer par des moments de détresse consternants. Mais sur fond salutaire de fidélité à sa vocation. Et il peut dire fièrement : je suis en vie, ce qui, dans le monde actuel, est déjà un exploit. S'il était devenu un des plus grands physiciens du monde, les difficultés auraient été moindres, mais sa vie se serait dessinée sur le fond sombre d'une constante détresse. Au lieu de ça, un homme a écrit et continué la grande œuvre de l'art humain.

Pour nous tous, mais surtout pour les âmes douées d'une grande sensibilité, il n'y a pas de juste milieu entre une vie normale, donc infernale, et une vie entièrement submergée dans l'art, donc paradisiaque. « Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi, celui-là la sauvera » (*Évangile selon Saint-Luc*).

La vie moderne est trop exposée. Elle est à vif. Les âmes normales résistent en devenant inhumaines. Mais certaines ne peuvent pas. Certaines sont trop sensibles et mourraient immédiatement s'il n'y avait entre la vie et la mort le baume salvateur de l'art. La beauté apaise et sauve, et si l'on prend le parti d'y plonger entièrement sa vie,

peut-être sauve-t-elle absolument. Dans notre monde actuel, je ne vois pas d'autre forme de salut. Bien sûr, reste le talon d'Achille de la mort, que rien n'arrête. Mais le destin a eu lieu. Et d'ailleurs, comme le prouve Ulysse, seuls les mortels peuvent avoir un destin.

Sabato fait penser à Szyszlo, le vieux maître péruvien du clair-obscur. Lui aussi a choisi de plonger dans l'art, si l'on peut parler ici de choisir, tant la vocation est impérieuse. Mais enfin, un jour, il a décidé de répondre à sa vocation. Désormais, le monde péruvien allait tourner autour de sa peinture. En 2006, les Péruviens ont dû choisir entre la droite égoïste, la gauche décatie, et le nationalisme carrément dangereux. Alors il a parfois quitté ses pinceaux pour faire un article sur la politique de son pays, qu'il connaît très bien. Mais qu'importe. C'est sa peinture, sa vraie politique. A elle de former les Péruviens de demain. A elle de leur dire « en marche ». A elle de leur donner « une nouvelle raison ». On pense avec tendresse à lui, extraordinairement gentil, Rembrandt d'aujourd'hui, dans son atelier de San Isidro. Ah la gentillesse de ceux qui ont accompli leur vocation ! Les conflits ne sont-ils pas dus à l'impossibilité où l'on met les hommes de répondre à leur intime destin ?

La culture française chez Sabato ? Il aime bien sûr toutes les grandes œuvres d'art, peu importe la culture d'origine de leurs auteurs ou leur langue d'expression. Mais il sait aussi que la langue n'est pas rien. Il y a un passage intéressant à ce propos dans ses conversations avec Borges. Il y explique que dès l'instant où la langue espagnole a commencé à vivre en Amérique latine, elle n'a plus signifié la même chose, car tout était différent, les paysages, les objets, la nourriture et même, les sentiments. Borges approuve. Mais nous reviendrons sur leurs conversations un peu plus loin.

Parmi les penseurs d'expression française souvent cités par Sabato, on trouve Artaud, Baudelaire, Rimbaud, Mounier, Stendhal. Bien d'autres encore, mais ceux-là reviennent souvent. Sabato a donc bon goût. Ce goût auprès duquel s'effondrent la métaphysique occidentale, les sciences dures et humaines, enfin toutes nos songeries étatiques prétextes à maîtriser les autres. Tout cela s'écroule. Il n'y a plus qu'un homme parlant depuis la culture à d'autres âmes. Il n'y a plus que la vraie culture. On respire.

Lorsqu'il fait le choix décisif de quitter les sciences pour l'art, ils ne manquent pas ceux qui veulent essayer de le faire revenir dans le droit chemin. Ses collègues physiciens vont jusque chez lui pour le convaincre de reprendre la seule bonne route : celle de la science, avec ses preuves tangibles, nettes, sûres. Ils vont jusque chez lui, ces démons fanatiques de leur vérité. Comme si l'homme n'était qu'un être rationnel. Mais non ! Il y a autre chose en l'homme. L'homme est rationnel et irrationnel. Le vouloir purement rationnel, c'est ne pas le comprendre, c'est vouloir le tuer. Il a compris ce danger Sabato, depuis le fond de son angoisse, qui n'est rien d'autre qu'un appel en provenance de l'art. Peut-être ses collègues aussi ont-ils eu cet appel, et alors l'ont-ils violemment rejeté comme impur, devenant les pires dénégateurs de l'art. Ou alors n'ont-ils jamais reçu cet appel. Peut-être n'y sont-ils pas sensibles. Peut-être ne sont-ils pas sensibles.

Désormais, Sabato a besoin de champ. Car le voilà qui s'est vraiment mis à penser. Et son entourage, pourtant considéré par la société extérieure comme le meilleur qui soit, au regard de ce qui veut penser en lui, ne lui est plus désormais d'aucun secours. Il a besoin d'air. Le monde, autrefois si stable, ne tient plus. Le voilà comme le personnage de Fellini au début de *8 ½*, étouffant d'angoisse dans sa voiture prise au milieu d'un embouteillage grimaçant. Mais voilà, il y a les rêves, il y a l'inconscient, il y a l'irrationnel en l'homme. Fellini se tient maintenant debout sur la voiture, il vole sur les nuages, accompagné par un doux bruit de vent. Il a échappé à la folie rationnelle, à l'embouteillage social. Le voilà qui peut enfin être un homme. Et quand revient le démon de la pureté rationaliste, sous la forme d'un intellectuel français prétentieux et bavard, il sait finalement lui torde le cou. Ah Français, chez vous il est plus dur encore de se défaire du démon de la pureté rationnelle, car vous êtes le pays de Descartes ! Heureusement, vous êtes aussi celui de Rimbaud, celui de la nouvelle « raison », plus vaste que la première, plus compréhensive, plus humaine, plus rythmée.

Au tournant décisif de sa vie, alors qu'il veut quitter définitivement les sciences pour la littérature, la voix d'un ami devrait lui dire : écoute-toi, « connais-toi toi-même », écoute cette voix intérieure, au plus intime de toi, cette vocation, ne te dérobes pas, ne te distrais pas, le temps passe vite, si vite, et il ne revient pas, « ce que tu as affaire avant de mourir, pour l'achever tout loisir est court! » Au lieu de ça, un de ses « amis » physiciens lui dit qu'il fait une grande erreur, à moins qu'il réussisse à écrire **La montagne magique**. Et Sabato, aujourd'hui âgé, le destin bien en main justement parce qu'il s'est écouté, Sabato d'ajouter : « s'il savait que Thomas Mann a déclaré être admiratif du Tunnel ! » L'« ami » bien intentionné, ne comprend pas, mais soupçonnant intuitivement qu'un véritable être humain est en train de naître sous ses yeux, un être humain complet, indépendant, beaucoup plus indépendant que les autres, mais en fait redécouvrant simplement les potentialités de ce qu'est véritablement un être humain, l'« ami » bien intentionné veut tuer au nom de la société. Donc : le chef-d'œuvre inaccessible ou rien. Autant vouloir condamner à mort. Car on ne refait pas **La montagne magique**, n'est-ce pas ? Et bien si ! L'art est justement une montagne magique qui ne demande que l'écoute de la vocation pour être gravie une nouvelle fois. Sabato a eu le courage d'écouter sa voix intérieure, et avec le soutien des voix des générations d'écrivains passés, il a su aller contre la voix dominante de son temps, dont son « ami » fut l'interprète zélé. La vocation contre l'instinct de mort de la voix du monde actuel. La culture contre le bavardage.

Dans une de ses interviews, Szyszlo évoque sa passion pour Rilke. Alors prenons un livre de Rilke. On va directement à ce que Rilke a écrit sur Cézanne. Pourquoi ? Parce que les écrits de Sollers nous l'ont rendu accessible. Il nous est familier maintenant. Nous n'avons plus peur de lui, des airs d'importance dont ont voulu l'affubler ceux qui vivent de Cézanne, les salariés de la culture. Rilke décrit avec une grande tendresse les derniers jours du peintre. Dans son atelier, malgré une reconnaissance sociale qui ne viendra pas, il travaille sans relâche à son œuvre. Et dans le monde social, où ne compte que l'importance donnée à la vedette par le bavardage, Cézanne n'est rien. Des enfants cruels ont pris l'habitude de lui jeter des pierres lorsqu'il rentre de son atelier vers chez lui. Ils croient seulement blesser un pauvre vieillard sans défense, ce qui serait déjà ignoble, quand ils s'acharnent sur un grand artiste, donc sur l'humanité pensante. Il y a un malentendu de fond entre la société actuelle et les véritables artistes, même quand elle leur reconnaît une place de choix. Ce qu'elle fait normalement de façon posthume, sauf rare exception. Car les vrais penseurs œuvrent dans la nouveauté. Ils donnent le nouveau ton. Inclassables par l'Etat, donc pour les gens, ils ont l'air dangereux. Et pourtant, ce sont eux qui sauvent. Dois-je ajouter que le peintre préféré de Sabato est Cézanne ? Szyszlo-Sollers-Cézanne-Sabato. Voilà. La boucle est bouclée. Enfin une culture qui ne se perd pas en érudition fautive de goût. Enfin une vraie culture. La culture qui sauve. Enfin la culture.

Moïse, Jésus. Dans les deux cas, la bonne étoile. Et donc, la volonté immédiate de meurtre contre le petit homme prédestiné issu du peuple prédestiné. Massacre des innocents. Echapper à cela. Premier danger, premier exploit. Tactique : se fondre dans la masse, devenir « normal », faire l'Egyptien. Et puis, des années plus tard, le doute, le désert, l'introspection nécessaire pour comprendre ce qui advient. C'est le retour de la vocation. Là, plus moyen d'échapper, il faut dire oui. Même si c'est dur. Dans le fond, pas si dur, puisque c'est le seul espoir. Et puis le Verbe nouveau, la bonne nouvelle, doit bien être délivrée. Le véritable artiste est toujours un évangéliste. C'est pourquoi, même si les religions juive et chrétienne sont fausses, elles n'en cessent pas moins d'être vraies. La religion chrétienne n'est qu'une universalisation de la vérité de la religion juive. Cette vérité, aujourd'hui, c'est : réponds à ta vocation. Le reste a peu d'importance. La grande histoire, c'est : comment faire pour être vraiment ? Tout le contraire du formatage des hommes modernes, où la vie n'est plus qu'un rendez-vous de banalités. Même originalité et excentricité y sont des banalités. Comment advient la nouveauté ? C'est ça la question des questions. Par les sciences ? Non. Par la philosophie ? Non plus. Elles ont tout décidé à l'avance, et ne travaillent que dans ce qui est déjà ouvert. C'est l'art qui ouvre. La

Bible, c'est l'histoire de personnages avec une vérité nouvelle et la démonstration de l'hostilité qu'ils doivent affronter pour l'exprimer.

L'ordre platonique mathématique est une fuite devant l'angoisse humaine. On crée donc un monde rassurant, car éternel. Mais la partie charnelle de l'homme a disparu dans les sciences. L'homme devient une chose. Cette partie charnelle, c'est l'irrationnel, qui échappe par définition à la rationalisation des sciences. L'idée majeure de **La résistance** est que les écrits de Platon ont entraîné en Occident « la volonté de proscrire le côté obscur des humains ». Cela a donné à l'Occident une force rationnelle immense. Il n'est pas étonnant que l'Occident, ayant le plus développé l'abstraction, soit facilement venu à bout de tous les autres peuples du monde. Mais une rationalisation excessive de l'homme produit une réaction des forces irrationnelles qui se vengent et peuvent alors faire très mal. Le nazisme fut une de ces terribles vengeances inhumainement irrationnelles, réponses à un monde inhumainement rationaliste. L'homme est spirituel et charnel. Il est rationnel et irrationnel. Vouloir le réduire abusivement à l'un des deux aspects, c'est le condamner à mort. Voilà pourquoi les romans sont vrais. Et pourquoi les livres de sciences et de sciences humaines pures sont dangereux. Le monde moderne s'écrit sur fond de détresse perpétuelle, car il ne comprend pas l'homme. Nous mettant à la merci d'un retour de bâton.

Dans la vitrine d'une librairie parisienne trône l'image de Borges. Vieil Œdipe, il est installé sur une chaise au milieu de nulle part, mains sur la canne, regard perdu dans le vide. C'est une photographie tirée de son beau livre : **L'Aleph**. Mais cette photo sert ici de couverture à un autre livre de Borges : **Conversations à Buenos-Aires**. Tiens ? Conversations ? Avec qui ? Entrons dans la librairie.

Sabato. Sabato. Samedi en Italien. Immigration massive des Italiens en Argentine. Sabato. Sabatini. Mais oui ! La joueuse de tennis argentine des années 80 ! Incroyablement belle ! Celle que l'hommasse Navratilova éliminait toujours avant la finale ! Combat mythique et inégal de Gabrielle Dusamedi contre Martine Lanavrante. Grâce catholique contre vertu totalitaire. Jambes bronzées humanistes contre bras d'acier communistes. Reine du Sabbat contre reine de la nuit. Jeu, set et match Navratilova. Circulez, y a rien à voir.

Mais penchons-nous plutôt sur le match contenu dans ce petit livre. Borges est comme toujours un peu en retrait. Sabato est plus adroit, plus limpide. C'est clair, il mène le jeu. Mais attention, ils sont du même côté du filet. C'est un match de double. Contre qui ? L'esprit de pesanteur, inverse de la légère profondeur. La lourde explication, ennemie de la musicale entente. Le rationalisme étriqué, contraire de l'esprit grec.

Ils jouent contre l'intuition pure des œuvres d'art sans culture. Et contre la pure raison, bavardage stérile. Eux veulent les deux ensemble, et rien d'autre. Impossible ? Mais non ! Ça s'appelle l'art.

Coup droit gagnant de Sabato : « Ce sont les forces inconscientes qui révèlent les grandes vérités ». Un peu plus loin, un ace : « les rythmes sont profondément ancrés dans la nature de l'homme ». Et puis ce service-volée : « Aucune œuvre d'art n'est moralisatrice dans le sens édifiant de l'expression. Si elles sont utiles à l'homme, c'est dans un sens plus profond, comme lui sont utiles les rêves, qui sont presque toujours terribles. » Vraiment, c'est un joueur à suivre. « Tout art, ou bien se hausse au niveau de la poésie, ou bien n'est rien de plus que chronique journalistique ou naturaliste ». Bien joué. « L'homme primitif sent le monde et ensuite il se pose des questions sur lui, c'est-à-dire que l'art précède la philosophie, que la poésie est antérieure à la pensée logique. » Pleine ligne !

Bon, je vous laisse lire tranquillement le livre. Disons que Sabato fait partie de ceux que, pour mieux dénier leur importance, on range parfois un peu vite parmi les « irrationalistes » et qui sont en fait les seuls véritables penseurs actuels.

On pourrait finalement dire de Sabato cette phrase de Nietzsche à propos de Goethe que Sabato a placée en exergue d'un de ses livres : « ce qu'il voulait était la totalité ; il combattit la séparation entre la raison et la sensualité, entre le sentiment et la volonté... ; et il s'est fait lui-même. »

Ecrire, c'est Dionysos et Apollon ensemble.

*Juillet 2006*